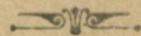




LES

ROSARY



SOMMAIRE D'AOUT 1902



GRAVURES :
L'Assomption
S. Dominique

TEXTE :

S. Dominique — causerie de famille — D.

Vie de Ste Rose de Lima *R.P. Mortier*

Les Dominicains aux Philippines (suite)
Analecta, O. P.

Causes Dominicaines (*Année Dom.*)

Dominicana *C.*

Chronique *Fr. Bernardo*

Calendrier.

Capital souscrit et payé : \$115.000

**La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,
DE SAINT-HYACINTHE,**

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. ~~et~~ Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

Bureau de Direction : P.F. Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.

Electriciens : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32.

Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

**The Canadian Woollen Mills Company,
ST-HYACINTHE, P. Q.**



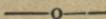
TWEEDS, FLANNELS, UNDERWEAR, HOSIERY
AND BLANKETS.



M. BOAS, Dir.-Gerant

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR



Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Dr E. ST-JACQUES,
ST-HYACINTHE.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.



L'ASSOMPTION

AOUT 1902.

S. DOMINIQUE

CAUSERIE DE FAMILLE, POUR LA FÊTE DU S. PATRIARCHE

In hoc natus sum et ad hoc veni
in mundum ut testimonium per-
hibeam veritati.

Je suis né et venu en ce monde
pour rendre témoignage à la
vérité.—S. Jean.

NOUS connaissons tous cette vision étonnante racontée dans la vie de Sainte Catherine de Sienne.—dans laquelle Dieu lui-même compare S. Dominique, “le fils qu’il a engendré par une douce et tendre adoption” à Jésus-Christ le Fils unique qu’il engendre par nature. Il est inutile de vous redire ce parallèle qui vous est revenu naturellement à l’esprit en contemplant aujourd’hui la vie du Bienheureux Père ; mais vous ne trouverez pas mauvais que je lui emprunte la pensée qui en fait le fond et qu’elle soit le sujet principal de notre court et simple entretien.

I

Ce qui frappe tout d’abord en S. Dominique, c’est sa ressemblance parfaite avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, ressemblance de physionomie : “Son corps même ressemble au corps sacré de mon divin Fils ;” mais ressemblance de vie surtout et de physionomie morale.

Non que tous les saints n’aient ressemblé à leur manière au Dieu fait homme, qui est le type de toute sainteté ; mais à la différence du plus grand nombre des saints, S. Dominique semble n’avoir pas de vertu caractéristique. Si la sainteté du lieu permettait ce qui ressemble à une légèreté de langage, je dirais volontiers que la caractéristique de sa sainteté, c’est de n’en point avoir. C’est par où il ressemble d’abord à son divin modèle et s’en rapproché de si près, que sa fille, Catherine de Sienne, contemplant en lui l’image parfaite de Jésus.

Comme en Notre-Seigneur, dans notre Bienheureux Père, toutes les grâces surnaturelles se font un si parfait

équilibre, toutes les vertus se tempèrent si harmonieusement, qu'aucune ne tombe plus entière et plus complètement sous l'angle du regard humain.

Quel est le trait caractéristique de la physionomie de notre Père ?—Quelle est sa vertu dominante ? Est-ce la pauvreté ? Il l'a aimée d'un tendre amour, comme une épouse unique : il voulut la donner pour mère à ses enfants. Est-ce la chasteté ? Elle embauma toute sa vie et jusque dans la mort sa chair virginale d'un angélique parfum qui rafraîchissait les âmes brûlées des ardeurs de la concupiscence et les pénétrait d'un arôme céleste. Est-ce l'humilité ? Le pauvre de J.-C. avait horreur de la gloire, du faste et des honneurs ; il fuyait les villes et les peuples qui l'entouraient de respect, et se plaisait à vivre où il ne trouvait que mépris et mauvais traitements. Est-ce le zèle apostolique ? Non content d'avoir ramené à Dieu par ses miracles et ses prédications plus de cent mille hérétiques, il rêva toute sa vie de porter le nom de J. C. aux peuples infidèles, et n'eut jamais de plus vif désir que de verser son sang pour la foi. Est-ce la pénitence ? Après ses journées passées dans le jeûne, l'abstinence, et le ministère des âmes, il donnait la meilleure partie de ses nuits à la prière, à l'étude, au chant de l'office divin, et répandait avec ses larmes le sang de son corps qu'il flagellait sans pitié, pour ses péchés, pensait-il, et pour les péchés des autres. Est-ce enfin la religion qui a été sa vertu dominante à lui qui n'eut pas sur la terre d'autre demeure que celle de Dieu même, et qui après avoir donné le jour au service de Dieu, n'avait souvent d'autre lit que le pavé du temple ni d'autre oreiller que le marche-pied de l'autel ?

Quelle fut la grande grâce de sa vie ? Est-ce l'Apostolat ? La contemplation ? La virginité ? La fécondité spirituelle ? Le savez-vous ?

Pour moi, je ne le sais pas, et plus j'étudie la vie de mon Bienheureux Père, moins je le saurais dire. Autant il est facile de saisir et de décrire la physionomie du plus grand nombre des saints, autant il est difficile de rendre celle de S. Dominique. C'est qu'elle est faite non d'une vertu extraordinaire, mais de toutes les vertus surnaturelles à un éminent degré de perfection. C'est qu'elle ne rayonne pas seulement d'une lumière et d'une grâce par-

ticulière d'en haut, mais que toutes les lumières divines s'y fondent totalement en un doux et incomparable éclat, comme dans la personne adorable du Sauveur.

Avec le "Fils par nature", Dominique a aussi cette ressemblance, j'allais dire ce privilège, d'être à la fois le plus personnel et le plus impersonnel des Saints. Rien en lui de ce qui prépare et explique d'ordinaire dans la plupart des grands hommes ces grandes qualités incomplètes qui étonnent moins par leur élévation au-dessus du niveau commun que par les abîmes qui les coudoient et les signalent à la stupeur. Car la grandeur de la plupart des grands hommes est faite de ce qui leur manque autant que de ce qui manque aux autres hommes. En Dominique au contraire le parfait équilibre des facultés naturelles et surnaturelles n'en fait saillir aucune au regard.

Tout dans sa vie semble ordinaire, même les choses les plus étranges et les plus extraordinaires. Cette œuvre même pour laquelle Dieu l'a suscité, la plus hardie peut-être et la plus extraordinaire dans l'Eglise depuis le temps des Apôtres, il l'a faite si simplement, si naturellement, Il y a mis si peu du sien que jamais fondateur ne s'est plus oublié ni effacé de son œuvre.

En cela encore Dieu ne l'a-t-il pas fait semblable à son Fils, qui jusque dans sa vie publique a toujours cherché la gloire de son Père et non la sienne : si bien qu'aujourd'hui encore, nos savants qui ignorent, tant de choses, ne voient pas clairement qu'il enseigne dans l'Evangile sa divinité. Plus encore que son Maître, le serviteur aurait voulu, s'il l'eût pu, ne rien mettre de lui-même dans une œuvre qu'il jugeait être l'œuvre de Dieu plutôt que la sienne.

Et cependant, quelle œuvre dans le monde porte mieux le cachet et l'empreinte de son ouvrier et de son fondateur que l'œuvre dominicaine ?

Assurément notre famille religieuse n'a point échappé aux influences des temps et des milieux : elle en a bénéficié, et quelque-fois elle en a souffert, comme toutes les institutions humaines. Prétendre qu'en sept siècle d'existence, un Ordre religieux n'a jamais souffert de ces courants qui ont tant ravagé et flétri dans l'Eglise, ce serait réclamer pour l'œuvre d'un homme ce que Dieu n'a pas donné à l'œuvre de son Fils. Mais si nous avons pu, à

certaines heures et en quelques milieux, nous ressentir, comme la Sainte Eglise, des malheurs des temps, l'esprit de Dominique a toujours animé l'élite de ses enfants ; et il n'en est pas un en qui l'œil le moins exercé ne reconnaisse à première vue la ressemblance du Père bien-aimé.

Sans doute,—je vais au-devant d'une objection de ceux qui savent que nous devons notre unité d'esprit à la formation intellectuelle que Dieu nous a fait donner par notre unique Maître et Docteur, S. Thomas d'Aquin,—sans doute, c'est bien l'Ange de l'Ecole qui plus qu'aucun autre a marqué de son empreinte et fondu dans le moule de sa large et lumineuse doctrine l'âme de toutes les générations dominicaines— ; mais personne plus que le Maître n'a ressemblé au Père ; personne plus que Thomas d'Aquin n'a été le fils de Dominique. L'Ange de l'Ecole n'a fait que porter dans la science divine ce désintéressement de lui-même, cette impersonnalité, ce sens parfait du juste et du vrai, cette sérénité d'âme et d'esprit que son B. Père avait toujours gardé dans la vie active et apostolique.

Et c'est là encore un dernier trait de la physionomie de Dominique, celui par lequel il ressemble davantage à Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est la sérénité parfaite de son âme et de sa vie.

La sérénité de l'âme et de la vie, c'est un don unique que Dieu fait à un petit nombre d'hommes, même parmi ses saints :—je veux dire cette sérénité habituelle et constante que rien n'altère, même en passant. La sérénité est plus que la paix et plus que la joie ; c'est l'heureuse placidité et la parfaite égalité d'une âme qui se possède tout entière parce qu'elle est totalement à Dieu, qui voit à sa lumière ce qu'il veut, qui veut comme elle voit, qui fait comme elle veut, sans incertitude dans ses vues, sans hésitation dans ses voies, sans résistance de ses inclinations. C'est le nom humain et terrestre de la félicité divine ici-bas.

La sérénité, c'est la surhumaine beauté de la figure du Dieu fait homme. Il rayonnait autour de lui la paix dans la grâce et la lumière. C'est que l'intelligence du Christ avait la pleine possession de la vérité ; c'est que sa raison voyait en Dieu le but et le chemin ; c'est que sa volonté toute-puissante dirigeait au but sans effort et sans faiblesse toutes les activités inférieures, qui lui étaient par-

faitement soumises. Dans la personne du Dieu fait homme, cette sérénité n'était que le rayonnement terrestre de la vision divine.

Cette pleine possession de Dieu, que Jésus avait par le fait de sa nature divine, il la veut bien donner à ses serviteurs, dans l'autre vie, et à quelques-uns de ses privilégiés seulement, dès la vie présente. S. Dominique fut de ces privilégiés du Sauveur. Je ne sais pas si, à part la vie de S. Thomas, le plus illustre de ses fils, la vie d'aucun autre saint fait une telle impression de paix et de sérénité. C'est qu'en effet, par une grâce particulière et inestimable de Dieu, le saint Patriarche a été établi dès l'enfance et gardé toute sa vie dans la pleine et entière possession de la vérité.

Dieu, qui l'avait prédestiné à renouveler dans l'Eglise la grâce de l'Apostolat et l'avait choisi pour être, comme son Fils, par lui-même et par sa postérité spirituelle, le témoin de sa vérité, lui en avait donné, par une foi vive, robuste, ardente, la pleine et entière possession, j'allais dire la claire vision. Pour être Apôtre et père d'une famille d'Apôtres, S. Dominique fut avant tout un croyant, mais un croyant d'une foi tellement éclairée, tellement certaine, qu'elle était une pleine possession et comme une vision anticipée de la vérité divine. Il semble en effet que le B. Père ne croyait pas comme nous, suivant à tâtons dans les ténèbres une voix d'en haut qui nous guide dans des chemins que nous ne voyons pas, mais que la vérité et la pensée divine elle-même n'avait plus de secret pour lui. C'était un voyant plutôt qu'un croyant.—Son regard était toujours fixé sur Dieu : il le voyait toujours, il le voyait partout, il voyait tout à sa lumière ; et ce doux éclat que les contemporains aimaient à contempler sur son front n'était que l'image sensible de cette lumière intérieure qui rayonnait dans son âme. Et tout absorbé qu'il parut en Dieu, ne s'entretenant guère que de lui, ou avec lui, il ne restait pourtant pas étranger aux choses de ce monde, mais jugeait tout et réglait tout avec cette sagesse divine qui compte les cheveux de notre tête et pèse les grains de sable du rivage, sans se détourner un instant de cette pensée unique et éternelle, qui est la vie et la béatitude de Dieu.

Sans doute cette intelligence parfaite des vérités de la foi, cette science qui allait facilement et sûrement des pré-

mises du dogme à ses dernières conclusions, cette sages-surnaturelle qui jugeait toute chose avec le regard de Dieu, cette prudence divine qui lui faisait choisir sans hésitation les moyens voulus de Dieu pour sa gloire, c'étaient avant tout des dons gratuits. Dieu avait prédestiné Dominique à une éminente sainteté. Or Dieu, qui est un roi magnifique, n'attend pas que nos mérites préviennent ses largesses. Il avait comblé Dominique de ses dons surnaturels : il l'avait comblé, non point comme un vase d'élection seulement, qui ne recueille la grâce que pour lui-même, mais comme une source qui devait rester toujours vive et inépuisable dans l'Eglise. Telle est en effet la grâce propre aux chefs de familles religieuses : ils ne doivent pas être, comme d'autres saints, des réservoirs seulement, ou des canaux qui conduisent ou réservent pour un petit nombre d'âmes les eaux de la grâce et de la sagesse : ils sont des sources vives qui doivent jaillir jusqu'à la fin des temps. C'est à la fois de sa prédestination à une éminente sainteté, et de sa vocation à la dignité de fondateur d'Ordre, que S. Dominique tenait, en pur don de Dieu, la plénitude de la sagesse et de la foi, ce sens surnaturel supérieur, instinct divin que rien ne trompe, qui est comme les sens de l'Esprit de Dieu dans l'âme chrétienne,—et ce chaste et fidèle amour de la vérité divine, qui a fait de lui, dit le divin poète de l'Italie "l'amant passionné de la foi chrétienne."

Mais cette admirable lumière de la foi, Dominique en savait le prix : il avait compris que pour en conserver l'éclat et en illuminer le monde il la fallait porter dans un corps pur et dans une âme sans tache. La grâce lui avait appris dès l'enfance à embaumer sa chair virginale par par l'austère parfum de la pénitence, et jusqu'à ses dernières années la grâce sacramentelle renouvela tous les jours l'angélique pureté de son âme. Sachant aussi que Dieu ne refuse pas moins sa lumière que sa grâce aux esprits vains et superbes qui ont trop de confiance en eux-mêmes, notre B. Père cherchait humblement la vérité, non dans les vaines spéculations de l'esprit humain en rupture avec le surnaturel, mais où Dieu l'a déposée pour tous ceux qu'il veut instruire, auprès des maîtres que l'Eglise a chargés d'enseigner en son nom, dans les livres de ses Pères et de ses Docteurs. Il n'avait pas cette illusion d'un naïf orgueil, qui aspire à trouver la vérité nouvelle incon-

nue jusqu'à lui à tous les siècles chrétiens : il savait qu'en tout temps la vérité nouvelle, c'est la vérité éternelle, qui est souvent nouvelle parce qu'elle a été souvent oubliée.— L'oreille toujours ouverte à la parole de l'Eglise, qu'elle vint de la tradition écrite, ou de la tradition verbale, il aurait regardé comme une détestable ignorance, si non comme un abominable orgueil, la prétention de découvrir à lui seul la vérité chrétienne et de discerner autrement que la tradition théologique de l'Eglise ce qu'il y a de divin et de fondamental dans le christianisme et ce qui peut être abandonné aux caprices de l'opinion. Il acceptait la vérité surnaturelle tout entière, sans atténuation, sans amoindrissement, sans déguisement, ne cherchant pas sa vérité à lui, mais la vérité de Dieu qui est toujours la même.

Cette vérité divine qu'il aimait uniquement, il l'aspirait en lui par l'étude et la prière, il en vivait et s'en nourrissait. Car de l'étude et de la prière il passait à la contemplation et au ravissement, où il expérimentait et goûtait ce qu'il avait appris et cru sur le témoignage de l'autorité et devenait ainsi comme la vérité faite homme pour prêcher et propager la foi.

De là, en cet homme si doux pour les pécheurs et si pacifique, cette haine de l'erreur et du mensonge qu'il poursuivait à outrance. De là cette prédication constante, cette parole qui prêchait incessamment la vérité. S. Dominique n'était pas seulement un prédicateur d'office, qui paraît de temps en temps dans une chaire en vue, pour y débiter avec plus ou moins de solennité une harangue longuement étudiée : il prêchait à toute heure, en tout lieu, à tout venant, de jour, de nuit, devant des foules, aux riches, aux pauvres, à toute âme qu'il rencontrait et qui avait faim de la vérité divine, exposant à tous, dans un langage simple et accessible, les vérités de la foi. Ce qui donnait à sa prédication une efficacité merveilleuse, c'était, avec l'accent de sincérité de l'homme qui parle des choses qu'il sait et dont il vit, la sainteté merveilleuse de sa vie. Comment en effet ne pas croire au témoignage et à la parole d'un homme qui mène une vie plus angélique qu'humaine ?

Quand il rencontra dans le midi de la France les légats du Saint Siège et les prédicateurs qui allaient en grande pompe et prêchaient solennellement pour convertir les hérétiques et s'étonnaient de ne convertir personne, il leur

dit : "Croyez-moi, ce n'est point dans cet appareil que l'on peut prêcher avec fruit la doctrine d'un Dieu humble et crucifié. Voulez-vous qu'on vous reconnaisse pour les témoins authentiques du Fils de Dieu ? Imitiez son humilité, sa pauvreté, sa douceur."

Vivre de la vérité et uniquement pour elle, la prêcher à tous et tout le jour, lui rendre un parfait témoignage par la sainteté de ses œuvres et de sa vie, c'était faire tout ce qui est humainement possible pour assurer à sa prédication la confiance et le respect des hommes. Dieu seul donne à la parole de l'apôtre cette efficacité surnaturelle qui entraîne l'assentiment de l'intelligence et de la volonté. Or cette bénédiction, Dieu ne la donne pas toujours, soit qu'il veuille tenir ses apôtres dans l'humilité, soit qu'il veuille abandonner à l'erreur et à l'impénitence les esprits orgueilleux qui se sont rendus indignes de sa miséricorde.

Dominique le savait. C'est pourquoi, après avoir consacré les longues années de sa jeunesse à la méditation et à l'étude des vérités de la foi ; après avoir passé le jour et une partie de ses nuits à les expliquer et à les prêcher, il donnait le reste du temps à la prière, et aux œuvres de pénitence et de zèle, se réservant à peine trois ou quatre heures de sommeil. Il ne donnait pas seulement son temps, sa parole et sa doctrine : il répandait sans cesse ses prières, et la nuit, avec ses prières, ses larmes et son sang.

Dieu agréa l'humilité et la foi de son apôtre. Non seulement il lui envoya S. Pierre et S. Paul, lui confirmer dans une vision la mission apostolique qu'il lui avait donnée pour lui et pour ses enfants ; mais pour assurer une particulière efficacité à leur parole, il voulut que sa divine Mère les chargea de propager partout la dévotion de son Rosaire,—à laquelle, n'en déplaise aux savants, la tradition de l'Ordre et celle de l'Eglise attribuent la conversion des hérétiques albigeois.

S. Dominique a donc été ce témoin fidèle et parfait de la vérité divine : sa vie entière, comme sa parole, n'a été qu'un glorieux et efficace témoignage, comme celle du Fils de Dieu. Plus que cela, Dieu lui a donné de se survivre pour rendre témoignage par une postérité à laquelle il a légué son esprit avec sa divine vocation. L'Eglise lui applique justement cette parole de Dieu dans le

prophète Isaïe : "L'esprit que je t'ai donné, et les paroles que j'ai mises sur tes lèvres, ne quitteront ni tes lèvres ni celles de tes enfants.

Qu'il serait intéressant d'étudier dans cette innombrable famille du S. Patriarche, au milieu des dons les plus divers dans les figures en apparence les moins ressemblantes les traits communs de la physionomie paternelle ! Mais les causeries les plus intimes n'ont pas plus que d'autres raison de ne pas finir ; et pour finir, il faut conclure.

II

Nous tous que réunit dans un même sentiment de piété filiale et de reconnaissance envers Dieu la fête de ce bienheureux Père, qui a été l'un des plus parfaits témoins de la vérité divine dans le monde depuis le siècle des Apôtres, quelle leçon emporterons-nous de cette fête ? Quelle résolution nous inspirera-t-elle ? Quelle prière fera-t-elle monter de notre cœur pour la sainte Eglise et pour Dieu ?

Nous vivons dans un temps qui ne ressemble que trop aux jours troublés que traversait Dominique. Nous avons nos agnostiques qui valent les albigeois du treizième siècle. Si les temps de S. Dominique étaient perdus d'erreurs et de débauches, le nôtre meurt d'ignorance religieuse et d'incroyance.—Encore, s'il en faut croire des hommes graves qui ont ausculté l'âme du siècle, le plus grave danger de l'heure présente, ce n'est pas le nombre des incroyants et des ennemis acharnés de la religion catholique : c'est l'énervement de l'esprit surnaturel dans les âmes qui font profession de croire et de pratiquer le christianisme ; c'est l'anémie de la vérité dans ceux-là même qui sont d'office ses témoins et ses défenseurs. *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.*

Il faut bien l'avouer, le grand nombre de nos fidèles d'aujourd'hui n'ont plus guère le zèle et la jalousie de la foi. Ils croient, mais en général, d'une foi vague, d'une foi incertaine, d'une foi de sentiment, d'habitude, de routine, d'une foi qui n'a pas conscience d'elle-même et ne sait ni se raisonner, ni se protéger, encore moins combattre et conquérir. Non seulement ils n'ont plus cette sainte horreur qu'avaient nos pères et qu'ont eue tous les saints pour l'hérésie et l'infidélité, mais il se font honneur, comme d'u-



ne vertu, de leur indifférence, par fois même de leurs sympathies pour toutes les erreurs et les doctrines les plus contraires à l'esprit de l'Eglise.—Encore un peu, et ils diraient ouvertement que rien n'est vrai, que rien n'est beau, que rien n'est bon, que ce qui vient des ennemis de toute foi et de toute vertu surnaturelle.

Il y a bien aujourd'hui, comme en tous temps, d'admirables chrétiens, admirables surtout par leur dévouement à toutes les œuvres de zèle et de charité ; mais ce qui semble baisser dans le grand nombre des âmes chrétiennes, c'est le sérieux de la foi, la conviction de la foi, la science de la foi.

Et il faut bien l'avouer, le pire symptôme n'est pas dans ceux qui reçoivent l'enseignement.

Il y a quelque trente ans, un évêque qui fut en son temps un maître de la chaire, disait : "Il est étonnant

qu'il y ait encore de la foi à Paris, après tant de sermons qu'on y prêche." Le mot était dût, excessif peut-être, surtout en ce qu'il imputait au seul Paris un mal qui est celui de bien des villes et de bien des pays. La part faite à l'exagération tolérable dans les orateurs, le mot est juste. Ceux qui écoutent sont-ils seuls responsables de l'amoindrissement de la foi dans les âmes chrétiennes ? Qui oserait le prétendre ?

L'un des graves dangers de l'heure présente, c'est peut-être l'infirmité de la foi dans ceux qui doivent éclairer et confirmer les autres. Ils ont la foi et ne voudraient pas la trahir ; mais, pour un trop grand nombre, ils n'ont pas suffisamment la science de la foi. Cette science de la foi, ils ne l'ont pas parce qu'ils n'ont pas été la chercher à ses vraies sources ; parce qu'ils n'en ont pas fait l'affaire capitale de leur vie ; parce qu'ils ne l'ont pas étudiée dans la prière et la contemplation, qui seules en donnent le goût en même temps que l'intelligence. Ils comptent trop sur les seules lumières de leur raison et demandent trop à une science orgueilleuse en révolté contre la foi ; comme si l'Esprit-Saint avait attendu pour donner à son Eglise l'intelligence des vérités révélées, que les brouillards d'outre-Rhin se soient répandus sur les deux mondes ! Ils tâtent trop le pouls de l'opinion pour ménager les erreurs qu'elle caresse et ne lui servir que les doctrines qui lui plaisent, et ne s'applaudissent jamais tant que lorsqu'ils ont réussi à faire tolérer une vérité de la foi, en lui donnant autant que possible les allures d'une erreur ou d'une doctrine suspecte.

Mais surtout, en ce qui nous concerne, le mal est que nous, prêtres et religieux, qui devons être par état et par vocation devant tous et partout les témoins de la vérité totale et complète, sans amoindrissement et sans effacement, nous prêchons encore en chaire et au confessionnal, et nous y rendons, dans la mesure qui nous est possible, un témoignage sincère, sinon toujours éloquent ; mais instinctivement et sans le vouloir, nous sécularisons notre conversation et notre vie. — Nous oublions trop qu'aujourd'hui où personne ne va écouter les sermons sérieux que ceux qui n'en ont pas besoin, nous n'avons plus guère qu'une chance sérieuse d'édifier les âmes : c'est de rendre aux vérités surnaturelles un témoignage sincère et constant dans notre conversation et notre vie.

Demandons à Dieu, par l'intercession de S. Dominique, de bien comprendre que la vocation à la vie chrétienne et spécialement la vocation à une vie apostolique dans des jours comme ceux que nous traversons, nous oblige à rendre témoignage à toute créature de la vérité de notre foi, non seulement par les actes solennels de notre ministère et par ces professions publiques de foi chrétienne que l'Eglise demande à certaines heures à tous les chrétiens, mais par toutes les paroles et les actions de notre vie.

N'oublions pas surtout, — car c'est dans un rayon d'espérance que voudrait s'éteindre ma dernière parole, n'oublions pas aux heures de tourmente et de tribulations, que le monde et son prince, et ses ministres, si nombreux et si habiles qu'ils se succèdent, ne peuvent rien contre l'Eglise ni contre ceux qui ne trahissent pas la foi. Les puissants de ce monde ne peuvent contre nous que ce que permettent ou méritent nos infidélités. — Soyons donc fermes dans la vérité et dans la foi : les rois sans nom d'aujourd'hui passeront comme les bourreaux couronnés d'autrefois ; mais la vérité demeurera éternellement, et avec elle ceux qui auront été ses fidèles témoins.

D.

— o —

Sainte Rose de Lima

I.—ROSE



LES vieux rois du Pérou étaient vaincus ; moitié par ruse, moitié par violence, les Espagnols, faibles en nombre, mais forts, par l'audace, s'étaient emparés de tout le pays. Depuis de longues années, ils y régnaient en maîtres. La race indienne, égoragée par eux, râlait sous leurs pieds.

Heureusement, à côté des cruels aventuriers, — ces chercheurs d'or insatiables — des religieux de tous les Ordres, Dominicains en tête, s'efforçaient, par leur dévouement et leur charité, d'adoucir le sort des vaincus et de leur donner la lumière et les consolations de la foi. Sur cette terre malheureuse montaient ensemble vers le Ciel, et le cri du sang innocent demandant vengeance, et la prière des saints implorant miséricorde. Tous deux furent en-

tendus, tous deux exaucés : la première sainte accordée à l'Amérique fut, entre les mains de DIEU, l'expiation du crime et la récompense de la vertu. C'est à Lima, l'antique cité des Incas, que Rose naquit le 20 avril 1586. Ses parents, Gaspard *Flores* et Marie d'*Oliva*, étaient peu fortunés, mais bons chrétiens. Elle vint au monde *coiffée* : signe de bonheur, disent les mères, qui n'en prévoient jamais trop sur un berceau. Baptisée le jour de la Pentecôte, elle reçut de sa grand'mère le nom d'Isabelle qu'elle portait elle-même. DIEU ne l'accepta point. Un jour que l'enfant dormait dans son berceau, sa mère s'approcha pour la regarder ; soudain, un cri de stupeur s'échappa de ses lèvres : sur le visage de l'enfant, une rose éclatante de fraîcheur était épanouie. Elle disparaît, mais la mère, radieuse, prend l'enfant dans ses bras, la couvre de baisers en disant : "Désormais, tu seras ma *Rose*, je ne te donnerai plus d'autre nom."

La grand'mère, peu endurante de caractère, et jalouse peut-être de ne pas avoir été témoin du prodige, ne fut pas de cette avis. A l'en croire, on méprisait son nom et sa personne, d'où des disputes interminables entre les deux femmes. Quand la fillette eut grandi, ce fut une guerre de tous les instants. "Rose !" criait la mère, — "Isabelle !" criait la grand'mère, et la pauvre fille tiraillée, bousculée de chaque côté, ne savait comment faire pour les contenter toutes deux. Le saint archevêque de Lima, Turibbe, calma la dispute en donnant lui-même, par une inspiration de DIEU, le nom de Rose à l'enfant, le jour de sa Confirmation. La grand'mère n'osa plus se plaindre. Rose elle-même, déjà grandelette, eut un scrupule sur son nom. Sachant vaguement qu'il n'était pas celui de son baptême, elle crut que ses parents le lui avaient donné à cause de sa grande beauté. Elle rougit, et courant à l'église des Dominicains elle s'en plaignit doucement à Notre-Dame du Saint-Rosaire. Des larmes si pures touchèrent le cœur maternel de Marie. Elle apparut à la jeune fille, tenant l'Enfant JÉSUS dans ses bras, et lui dit : "Ce divin Enfant que je tiens approuve le nom que tu portes, mais il désire que tu lui ajoutes celui de sa mère : tu t'appelleras désormais *Rose de Sainte-Marie*." Sa joie fut débordante. Cette vision ne la trouble point, tant son esprit, éclairé au-dedans, malgré son jeune âge, est habitué à pen-

ser à DIEU, et son cœur à l'aimer. Elle va à lui sans effort, avec simplicité, comme à son père, et n'est pas surprise de le voir venir à elle. C'est chose naturelle à ses yeux. Elle n'est qu'une enfant, et pour elle les choses divines sont en pleine lumière : les mystères de la foi, la vie de Notre-Seigneur, le salut par la Croix, les secrets de la sanctification, les voies mystiques les plus élevées, Rose connaît tout et parle de tout comme un maître. Aussi, quand sa mère, honnête femme et bonne chrétienne, mais peu dévote et nullement mystique, veut la produire dans le monde, elle oppose une respectueuse résistance. A l'appel de sa mère vers les choses de la terre, répond dans son cœur l'appel de DIEU vers les choses du Ciel. Le conflit devient aigu.

Rose était belle ; elle pouvait aspirer, malgré sa pauvreté, à un brillant mariage. Fièrre de sa fille, Marie d'Oliva en caressait le secret espoir et mettait tout en œuvre pour le réaliser. Elle tressait gracieusement sa chevelure, la parfumait, colorait son visage et ses lèvres d'une teinte rosée, la parait de robes aux couleurs éclatantes, et lui apprenait à marcher et à se tenir avec élégance. Pauvre Rose ! elle était au désespoir, et souvent résistait avec douceur. Larmes, prières et caresses étaient inutiles ; Marie d'Oliva, souriant à son idée, restait insensible, et, au besoin, la frappait rudement pour lui faire accepter ses soins de coquetterie. Rose s'en humiliait devant DIEU et compensait largement par des souffrances volontaires les délicatesses qu'elle devait subir. Ses mains surtout, tant parfumées par sa mère, qui ne les trouvait jamais assez blanches, furent sévèrement punies. Rose les trempa un jour dans la chaux vive et les y tint jusqu'à ce que la peau fût brûlée. Peu à peu, à force de patience et de douceur, elle obtint de sa mère l'autorisation de se vêtir plus simplement, selon sa condition.

II.—VIE DE FAMILLE

Rose n'est pas une sainte à grand éclat, couraut le monde et l'éblouissant comme sainte Catherine de Sienne ; c'est une sainte d'intérieur vivant de DIEU au milieu des siens. Ses occupations sont celles de tout le monde, les plus communes : le ménage, la couture, la broderie,—car

elle était habile, la gentille enfant ;—ses doigts délicats savaient orner avec art et bon goût les ornements sacerdotaux, les parures des autels, les vêtements des saints. Les fleurs artificielles sortaient de ses mains si fraîches de coloris, si élégantes de forme et si naturelles, que l'œil s'y méprenait. C'était son gagne-pain. Et ardente au travail, active et empressée comme l'abeille qui, rapide, voltige de fleur en fleur pour recueillir son butin, elle trouvait le temps de faire ses oraisons et d'avoir des extases sans nuire à sa besogne. Nulle contrainte dans sa tenue au dehors. Ce n'est pas une dévote austère d'aspect, prétentieuse ou revêche ; elle est riieuse à ses heures, douce de caractère, affable avec le monde,—quoiqu'elle aime la solitude,—de bonne éducation et pleine de prévenance. La bonté de DIEU s'épanouit dans son âme. Elle sait tout concilier : ses relations avec DIEU et ses devoirs envers ses parents. Et ce n'était pas chose facile de vivre en paix avec sa mère. Marie d'Oliva avait un tempérament violent que la moindre résistance irritait. Autant que sa conscience le permettait, Rose, pour éviter des éclats, céda à ses caprices. Mais comment la contenter, cette terrible femme ? Leurs âmes étaient si différentes ! Pleine des idées du monde, aimant ses fêtes, recherchant ses plaisirs, avidement désireuse de la richesse, chrétienne, en un mot, d'âme terre à terre, comme il y en a tant, sans aspiration vers une vertu plus haute, se contentait de l'amour essentiel, nécessaire de DIEU, Marie d'Oliva trouvait sa fille exaltée, d'une religion exagérée, prétentieuse et ridicule. Sa modestie lui déplaisait ; son dégoût de paraître, son silence, ses veilles, ses mortifications, ses longues oraisons, tout la courrouçait. Comme il fallait vivre au jour le jour, côte à côte, la guerre était perpétuelle. Les injures, les soufflets, les coups de pied allaient leur train, et la pauvre fille, l'hypocrite, l'orgueilleuse, pour tout dire, la dévote, malgré son dévouement, n'était bonne à rien. On s'amusait de son obéissance. Un jour, sa mère regarde une broderie qu'elle travaillait avec la plus grande habileté : "Tu n'y entends rien, ma fille, lui dit-elle, passe ton fil d'une autre façon." Et Rose d'obéir, quoiqu'elle sût gâter tout son ouvrage. Les fleurs terminées, sa mère les regarda de nouveau, et se mit en colère, furieuse d'une telle simplicité ; la jeune fille, maîtresse d'elle-même, lui répondit douce-

ment : "Ma chère mère, je sais que ces fleurs sont très mal faites, mais vous m'avez commandé de les faire ainsi, j'ai obéi." Marie d'Oliva la crut certainement stupide.

Au milieu de ce Purgatoire familial, Rose s'était fait son Paradis,—cette cellule intérieure qui est la paix sereine d'une âme qui ne voit que DIEU, ne cherche que lui et le trouve partout, dans les soufflets comme dans les caresses, dans les injures comme dans les compliments. C'est à Lui, le Bien-aimé au-dessus de tout, que son cœur allait sans cesse, que ses lèvres souriaient dans la lutte. Sa vertu finit par triompher, et, un jour, Marie d'Oliva, quoique restée un peu âpre en parole, comprit le trésor qu'elle possédait. Ce jour-là, Rose fut heureuse, car cette mère, dure à la vérité, elle l'aimait de tout son cœur. Que d'âmes attachées par le devoir au foyer domestique peuvent suivre, dans cette voix humble, cachée et souvent si douloureuse, les exemples de Rose !

III.—LA TERTIAIRE DOMINICAINE

La famille de Rose, par raison de pauvreté, dut se retirer pendant quatre ans dans la petite ville de Canta. Rose avait beau dissimuler sa beauté, se vêtir modestement, se tenir à l'écart, fuir la société, elle attirait tous les regards. Un jeune homme de bonne famille la demanda en mariage. Quelle joie pour Marie d'Oliva ! Le rêve de toute sa vie se réalisait : sa fille allait être riche, honorée. Grande fut sa déception et plus grande encore sa colère quand Rose, douce mais énergique, refusa nettement. Elle avait fait vœu de virginité, choisi le CHRIST pour époux ; aucune force humaine ne pourrait la contraindre à lui être infidèle. Tous se liguèrent contre elle, parents et amis, ce fut inutile. Sûre de plaire à DIEU, elle domina la tempête, laissant dire, injurier, frapper. Contre cette volonté si forte dans sa sérénité, il fallut céder. On revint à Lima. Une nouvelle lutte y attendait Rose. Dans le secret de son cœur, elle connaissait, par révélation divine, la vocation qui lui était réservée. Tout son attrait allait au Tiers-Ordre de Saint-Dominique : porter l'habit de sainte Catherine de Sienne, suivre ses exemples, c'était son plus grand désir. Or, à cette époque, une noble dame, nièce de l'Archevêque, qui avait pour elle beaucoup d'estime et d'affec-

tion, la proposa, sans lui demander avis, à des religieuses Clarisses arrivées à Lima pour y fonder un monastère. Rose fut agréée sans même être avertie. On croyait évidemment faire une bonne œuvre en la soustrayant à sa famille et en assurant son existence. A première vue, la jeune fille aurait dû remercier à deux genoux sa bienfaitrice. Rose refusa. L'appel de saint Dominique était si pressant et si impérieux qu'elle résista à toutes les sollicitations. Ses directeurs ne jugèrent pas de même ; laissant les Clarisses, ils lui persuadèrent qu'elle devait, malgré son attrait pour le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, entrer dans un couvent où elle trouverait une vie régulière et paisible, que sa famille lui refusait : ils lui désignèrent le couvent des Augustines. Cet avis l'ébranla ; n'était-ce pas DIEU qui parlait par la bouche de ses directeurs, et ne valait-il pas mieux écouter leur parole que l'appel intérieur qui la sollicitait ? Elle s'enfuit de la maison paternelle, accompagnée d'un de ses frères qui était dans le secret, sans dire adieu à ses parents. Passant devant l'église de Saint-Dominique, elle y entra pour demander une dernière bénédiction à Notre-Dame de Saint Rosaire. A peine à genoux, elle se sent comme clouée à terre, incapable de faire un mouvement. Son frère veut la soulever ; on eût dit un bloc de rocher ou une masse de plomb. Rose comprit. Elle lève les yeux vers son auguste Mère et lui dit : "Je vous promets de retourner sur-le-champ chez ma mère et de rester dans sa maison jusqu'à ce que vous m'ordonniez d'en sortir." A l'instant, la liberté lui fut rendue ; elle se leva et rentra chez les siens, Assuré cette fois de la volonté divine, elle marcha droit au but et sollicita humblement l'habit de saint Dominique. Il lui fut accordé le 10 août 1606. Elle avait vingt ans. Les saints, dirait-on, se la disputaient au Ciel : sainte Claire, saint Augustin avaient été battus ; sainte Thérèse à son tour entra en lice contre saint Dominique. Le plus insigne bienfaiteur de Rose, Gonzalve de la Massa, qui lui donna l'hospitalité pendant plusieurs années, la pressait d'entrer chez les Carmélites. Cette vie de tertiaire en famille ne lui semblait ni assez élevée ni assez sûre. Il lui proposa une dot et se chargea d'aplanir toutes les difficultés. Rose, n'osant lui déplaire par un refus formel, s'en remit à la décision de quatre théologiens de l'Ordre de Saint-Dominique, pro-

mettant de se rendre à l'avis de la majorité. Saint Dominique veillait sur sa fille, et la gardait avec jalousie. Il n'y eut point de majorité. Les quatre maîtres se partagèrent deux contre deux, et leur entêtement fut tel que nul ne voulut céder. Sainte Thérèse était battue, Rose, définitivement dominicaine. Le diable s'en mêla bien un peu. —de quoi ne se mêle-t-il pas?—et tenta de lui enlever un habit qu'elle avait gagné au prix de tant de luttés. Il lui suggéra doucereusement—le bon apôtre!—qu'elle était indigne de le porter : “Blanche au dehors, lui disait-il, noire au dedans, c'est pure hypocrisie. Catherine de Sienne, à la bonne heure, celle-là je la connais et je l'estime. . . c'était une âme candide qui m'en a fait voir de rudes, mais vous, toutes ces fautes que vous commettez sans cesse, qu'en faites-vous ? Vous voulez passer pour une sainte, voilà tout ; hypocrite !” Et de fait, quand Rose, vêtue de son habit dominicain, paraissait dans les rues humble et douce, on se la montrait et on disait : “C'est une petite sainte !” Effarouchée, la pauvre fille n'osait plus sortir, à ce point que, pour ne pas succomber à cette tentation, elle dut recourir à son refuge habituel, Notre-Dame du Saint Rosaire. A peine les yeux levés vers la statue, son visage, pâle d'effroi et bouleversé, reprit sa beauté sereine, une splendeur éblouissante formait autour de sa tête comme une auréole de gloire. Les Tertiaires présentes la contemplaient, stupéfaites. Triomphante, Rose se tourna vers elles et leur dit : “Courage, mes sœurs, louons DIEU dont la bonté nous tient unies ensemble et attachées à lui par un lien d'indestructible charité.”

(A suivre)

— 0 —



NOTES ET DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ORDRE DES FRÈRES
PRÊCHEURS DANS LES ILES PHILIPPINES

(Années 1898, 1899 et 1900)

(suite)

XI. *Des causes de la disparition de la puissance espagnole aux îles Philippines. De la conduite des religieux dominicains en cette circonstance.*—Avant de clore notre récit, nous voudrions placer sous les yeux du lecteur quelques considérations générales sur les événements que nous venons de raconter et sur leurs conséquences futures. Nous empruntons tous les éléments de ce travail à des mémoires détaillés, qui nous ont été fournis par nos Pères des Philippines eux-mêmes.

Les cent treize religieux enfermés à Cervantes formaient comme une immense communauté, dont les éléments étaient singulièrement variés ; on y rencontrait non seulement la diversité des familles religieuses, mais aussi des différences d'âge, de tempérament, d'éducation ; tout contribuait à occasionner entre les éléments si disparates une grande variété d'appréciations sur les événements dont l'Archipel était alors le théâtre. L'unanimité de ces appréciations en de telles circonstances augmente leur valeur. Les distractions manquaient à nos prisonniers et les nouvelles de ce qui se passait dans les contrées voisines ne parvenaient à eux que difficilement. Durant les six mois de leur captivité à Cervantes, ils furent donc amenés par la force des choses à prendre pour sujet habituel de leurs conversations les transformations politiques, dont ils venaient d'être témoins, leurs causes dans le passé, leurs conséquences dans l'avenir. Nos Pères, dans la relation de leur captivité, publiée l'année dernière à Manille, ont résumé en quelques pages ces conversations. Nous voulons ici les reproduire en les abrégeant : c'est le témoignage réfléchi d'hommes ayant longtemps vécu dans le pays, dont ils apprécient les transformations politiques. Intimement mêlés à la vie quotidienne des populations,

ils se sont efforcés de déposer tout préjugé pour formuler un jugement plus conforme à la vérité.

Et tout d'abord, quelles ont été les causes de la disparition rapide et totale de la puissance espagnole aux îles Philippines ? Tous, nous n'avons qu'une réponse à cette question, écrivent nos Pères dans leur relation. La puissance de l'Espagne dans les îles Philippines ne s'est si subitement écroulée que parce que les Espagnols eux-mêmes ont détruit parmi les indigènes le prestige moral de leur race, qui était l'unique fondement de la suprématie espagnole aux Philippines. Deux forces d'ordinaire président au groupement des éléments sociaux dont se compose un pays. Ou bien l'unité sociale de ces éléments provient d'un principe extérieur et matériel, qui est la force des armes ; ou elle procède d'un principe intérieur et moral, qui est l'influence prédominante de certains agents déterminés. Or l'Espagne, à aucune époque de son histoire, ne s'est trouvée maîtresse des îles Philippines par la force des armes. On ne saurait trop le redire. La domination espagnole dans ses colonies reposait essentiellement sur un prestige de l'ordre moral et n'avait point d'autre appui. A part quelques rares escarmouches sans importance comme celles qui eurent lieu aux temps de Goiti et à Salcedo, durant la longue période de la suprématie espagnole, il n'y eut que des soulèvements partiels contre l'autorité de de la mère patrie, soulèvements dus ou à des causes étrangères, ou à des ambitions particulières, ou à quelque effervescence momentanée. L'Espagne est restée maîtresse des îles Philippines pendant quatre siècles, non par le développement de la force matérielle, mais uniquement par le prestige de la race espagnole sur la race indigène.

Aux yeux de tous les Philippines, pendant longtemps, l'Espagnol demeura l'héritier de ces antiques gentilshommes de Castille, qui, les premiers, avaient apporté dans les îles Philippines, avec la croix du Christ, tous les bienfaits de la civilisation. Le respect de la domination espagnole était à tel point une tradition dans la colonie, que la mère-patrie négligeait d'y entretenir des forces armées, venues d'Espagne. En 1872, toute l'artillerie de Manille était aux mains d'un corps d'armée indigène. La *Guardia civil*, qui fournissait des garnisons aux points stratégiques les plus importants de la colonie, était éga-

lement une troupe composée d'indigènes. L'infanterie, la cavalerie, le corps des ingénieurs militaires, la marine de guerre étaient remplis d'éléments indigènes. Avant l'insurrection de 1896, prélude de la perte définitive des colonies espagnoles, l'armée, qui avait la garde des Carolines et des Philippines, ne s'élevait pas au chiffre de 15000 hommes. On parcourait alors dans ces îles des distances énormes sans rencontrer un soldat ; on visitait en tout sens des pays habités par des populations de plusieurs centaines de mille âmes, sans être exposé ni le jour ni la nuit à aucun péril. Pendant des siècles, il n'y eut guère qu'une force dominant les races indigènes de l'Archipel, la force de l'idée religieuse, représentée dans chaque pays par le temple catholique et son gardien attitré, le religieux venu d'Espagne. Pendant longtemps l'Espagne a gouverné des millions d'habitants sans canons et sans fusils. On obéissait par conscience, par tradition, par respect, par routine, si l'on veut ; mais ce prestige moral de l'autorité civile et religieuse de l'Espagne était un fait incontestable, d'une efficacité souveraine. C'est grâce à cette influence morale que l'Espagne avait introduit au sein de ses colonies sa vie intellectuelle, artistique, agricole et commerciale.

Depuis un demi-siècle, il faut bien l'avouer, ce prestige de la puissance espagnole aux Philippines s'affaiblissait chaque jour. Depuis longtemps déjà, les Philippines prenaient l'habitude de se considérer comme les égaux des Espagnols, en même temps qu'ils accusaient ces derniers de négliger dans la colonies l'élément indigène. L'antique réputation de valeur du soldat espagnol tendait de plus en plus à disparaître. Les employés du Gouvernement de la métropole n'étaient plus considérés que comme des exploiters sans conscience et sans honneur. La considération et l'autorité morale, dont jouissait autrefois le clergé régulier des Philippines, étaient sans cesse minées par les calomnies répandues à foison par les Francs-maçons espagnols et philippins. Peu à peu, les indigènes commencèrent à redire sur tous les tons qu'ils étaient des milliers d'hommes, gouvernés par une poignée d'espagnols ; que s'ils s'associaient entre eux contre le gouvernement de la Métropole, ils seraient sans aucun doute invincibles. Alors naquit l'idée d'un Gouvernement Ré-

publicain, dit de l'Indépendance des Philippines. L'autonomie ! Les réformes ! tel fut le mot d'ordre répandu de toute part, tel fut le programme qui servit de point de départ à la fermentation des esprits. C'est ce mouvement, dont nos Pères aux Philippines furent pendant ces dernières années les témoins attristés, qui a définitivement abouti pour l'Espagne à la perte de ses colonies. Dans leurs longues conversations à Cervantes, nos religieux prisonniers ont exposé avec une grande impartialité et une entière franchise les causes de ce mouvement. Les voici résumées en quelques mots.

1. *Le changement perpétuel et l'insuffisance professionnelle des fonctionnaires, dans les colonies espagnoles*, ont toujours été le sujet de trop justes récriminations. Pendant tout le cours du XIXème siècle, chaque révolution politique en Espagne, chaque changement de ministère à Madrid, avait comme conséquence immédiate une transformation à peu près complète du personnel des administrations coloniales. Les employés de race espagnole, destinés aux colonies par la Métropole, étaient d'ailleurs la plupart du temps dépourvus de l'instruction technique, nécessaire pour la bonne gestion des intérêts qui leur étaient confiés. Ils ne possédaient d'ordinaire qu'une instruction générale, élémentaire, insuffisante pour rendre leur action efficace dans les postes qu'ils occupaient. Dès lors ils se trouvaient souvent inférieurs, et par le savoir et par l'intelligence, à leurs subordonnés indigènes, qui occupaient sous leur direction les postes moins importants des administrations civiles et militaires. Les places aux colonies n'étaient point distribuées aux candidats espagnols selon la valeur réelle des individus et leur aptitude à tel ou tel genre de fonctions ; elles n'étaient destinées trop souvent qu'à servir de récompense aux services politiques. C'était aux colonies qu'un député, qu'un ministre, arrivé au pouvoir, plaçait non seulement ses corréligionnaires politiques, mais aussi ses amis. Comme le flot mouvant des mutations politiques, qui l'avait installé dans un poste aux colonies, devait également sous peu l'en faire sortir, l'employé espagnol savait qu'il ne pouvait disposer que d'un espace de temps relativement court pour faire fortune. C'était une axiome, reçu en Espagne, que quelques années passées dans un bon poste aux colonies

devaient assurer à un fonctionnaire et à sa famille une large aisance pour le reste de ses jours. Dans l'exercice de ses fonctions, les occasions ne lui manquaient pas de trafiquer plus ou moins de son autorité. Dès lors, la moralité et l'esprit de justice étaient, chez les fonctionnaires, soumis à des tentations, où ces vertus semblaient trop souffrir. De là, parmi les indigènes, le mépris de l'administration espagnole. "C'est ainsi, nous dit le P. Herro, que les indigènes voyaient défiler sous leurs yeux toute une série de viveurs, véritables oiseaux de proie, qui s'abattaient sur l'archipel en vertu d'une émigration permanente ; et, par suite, l'idée était généralement acceptée par les indigènes qu'un employé espagnol ne venait aux colonies que pour y trafiquer dans l'exercice de ses fonctions et pour y perdre son honneur dans tous les compromis".

2. *La transformation trop rapide des lois et coutumes, dans les colonies*, constituait un autre principe de décadence, malheureusement trop efficace. Chaque nouveau politicien, porté aux affaires par un changement de ministère, voulait introduire quelque modification dans la législation coloniale des Philippines. Ces modifications étaient souvent peu étudiées et plus maladroitement encore appliquées. Les hommes qui, à Madrid, rédigeaient ces nouveaux règlements, ou qui, aux Philippines, présidaient à leur application, manquaient de l'expérience nécessaire. C'était d'ordinaire des théoriciens, qui voulaient, sous prétexte de progrès, assimiler la vie des colons de l'Archipel à celle des habitants de l'Europe. Ils oubliaient d'ordinaire que les colonies avaient toujours eu, sous tous les régimes, passés, une législation spéciale, en raison du climat, du tempérament des indigènes, de la situation géographique, bien différente de celle de l'Europe. On faisait ainsi passer les colons d'un état à un autre par des sauts brusques ; on bouleversait les usages ; on changeait les coutumes ; alors qu'au contraire, il eût fallu procéder graduellement dans l'établissement des réformes. Le mouvement ascendant de la civilisation moderne nécessitait aux Philippines des changements. Nul n'en disconvainait. Les religieux eux-mêmes, plus que tous les autres, eussent été favorables à ces changements, mais ils les voulaient exécutés avec prudence, conformément aux besoins

réels du pays. La plupart du temps au contraire les réformateurs de la métropole s'occupaient beaucoup moins des véritables intérêts de la colonie que de la gloire qui pouvait s'attacher à leur nom par la concession d'une réforme. Ajoutons enfin que chaque nouveau parvenu de la politique se devait à lui-même de déclarer détestable le programme des réformes établies par un adversaire, qui souvent avait été son prédécesseur dans la charge qu'il occupait lui-même pour le moment. De là, des oppositions incessantes, des contradictions radicales, qui déroutaient absolument toutes les bonnes volontés vraiment soucieuses des réformes véritables.

(à suivre)

— o —

CAUSES DOMINICAINES

MARTYRS DU TONKIN

Depuis le 20 juin 1869, était pendante la question de l'introduction de la cause d'un prêtre et de deux évêques dominicains et d'un chrétien indigène, mis à mort pour leur foi au Tonkin en 1861. A la suite des enquêtes canoniques longuement poursuivies, notamment dans le Tonkin Oriental, Central et Septentrional, la Congrégation instituée à Rome pour étudier l'affaire, fut amenée à prononcer, le 22 avril 1902, qu'il y avait lieu d'introduire cette cause, si telle était la volonté de S. S. le Pape Léon XIII.

Le 1er mai dernier, le Souverain-Pontife a, en effet, signé de sa main l'introduction de la cause des quatre Vénérables Serviteurs de Dieu : JÉRÔME Hermosilla, évêque de Milétopolis, vicaire apostolique du Tonkin Oriental VALENTIN Berrio-Ochoa, évêque de Centurca, vicaire apostolique du Tonkin Central ; PIERRE Almato, prêtre-missionnaire, et JOSEPH Khang, indigène.

Le Vén. Jérôme, Espagnol de naissance, se donna tout jeune à l'Ordre de Saint-Dominique, partit aux Philippines aussitôt après sa profession et, à peine ordonné

prêtre, fut envoyé au Tonkin. Peu après, il est nommé vicaire apostolique et sacré évêque. Tout à ses travaux apostoliques, il avait atteint sa soixante et unième année, quand il tomba, par trahison, au mains des infidèles, fut jeté en prison et, après un semblant de jugement, décapité le 1er novembre 1861.

Le Vén. Valentin, né aussi en Espagne, le 14 février 1827, fit son noviciat à Ocana, partit pour les Philippines, fut, en 1858, envoyé au Tonkin et, presque aussitôt, choisi pour coadjuteur par le vicaire apostolique du Tonkin Central, qui ne tarda pas à être mis à mort par les infidèles, et auquel il succéda. La persécution l'obligea à se retirer dans le Tonkin Oriental. Il y exerçait en secret l'apostolat quand, dénoncé par un médecin païen, il est pris, quatre jours avant le Vén. Jérôme, chargé de chaînes, attaché à un poteau et mis à mort le 1er novembre.

Le Vén. Pierre, né en 1830 dans le diocèse de Vic et élevé au collège d'Ocana, entra dans l'Ordre, sur le conseil du Vén. Père Antoine-Marie Claret, son directeur ; passa aux Philippines et y fut ordonné prêtre. Son zèle le poussa, en 1854, vers le Tonkin, mais il fut trahi par sa mauvaise santé, et aussi par la persécution, qui ne lui permit de servir la mission que par l'effusion de son sang ; s'il ne put partager les travaux des Vén. Jérôme et Valentin, il eut du moins la joie de mourir avec eux.

Quant au Vén. Joseph, né au Tonkin, en 1832, de parents chrétiens, il avait dès l'âge de treize ans servi le prêtre Nang et reçu, en échange, les premiers éléments de la langue latine. Attaché ensuite au Vén. Jérôme Hermosilla, et pris avec lui, il fut soumis à des tortures particulièrement cruelles. En vain espérait-on l'amener à renier sa foi et à fouler aux pieds le Crucifix ; ses bourreaux, à bout de patience, le mirent à mort le même jour que les trois autres martyrs.

Tels sont les champions de la foi chrétienne dont les noms, nous avons lieu de l'espérer, resplendiront bientôt au martyrologe de l'Ordre des Frères-Prêcheurs et de la sainte Église.

(*L'Année Dominicaine.*)

DOMINICIANA

Le T. R. P. Bourgeois, Provincial de France, s'est embarqué à New-York pour le Havre le 10 juillet, après avoir passé six semaines à visiter nos maisons du Canada et des Etats-Unis. Il a ramené avec lui le R. P. Delau, Professeur d'Histoire ecclésiastique et Directeur du *Rosaire*, qu'une hémorrhagie de poitrine a forcé de chercher, au moins pour un temps, un climat plus doux. Nous ne croyons pas qu'il y ait pour le moment dans notre personnel des changements notables qui intéressent le public.

Il semble que la situation des familles religieuses en France soit de plus en plus menacée. M. Combes, non un prêtre en rupture de vœux comme on l'a dit, mais un ex séminariste devenu sectaire, y met un zèle et une ferveur qui sentent le renégat. C'est l'histoire de Julien au quatrième siècle, et celle de Renan, au XIXe. L'Eglise n'est pas au-dessus du maître ; les plus durs coups et les plus sensibles lui sont toujours portés par la main des traîtres.

Nous demandons à nos lecteurs de s'associer à nos prières pour nos frères de France. Humainement il ne reste guère d'espoir que la vie religieuse trouve encore assez de liberté sur le sol français pour s'y maintenir vigoureuse et s'y propager. Mais la Providence a ses vues, qui ne sont pas les nôtres, et ses combinaisons qui déroutent toutes les prévoyances humaines. Si elle le veut, les sociétés religieuses gagneront en résistance et en activité surnaturelle ce que la tempête leur enlèvera peut-être en nombre et en ressources temporelles, et si le meilleur grain doit être pour un temps dispersé avec celui qui ne pèse pas le plein poids, ce sera pour rapporter une ample moisson au Père de famille.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs le R. P. Paul Clair, décédé à la fin de juin dans notre couvent d'Amiens, à l'âge de quarante-sept ans et dix mois. Le Père était né à Dijon en 1854. Il prit l'habit, à vingt ans, au petit couvent d'Abbeville, au diocèse d'Amiens, le 29

juin 1874 et fut l'un des compagnons de noviciat des premiers religieux canadiens. Plus tard il devait être des nôtres pour quelques mois. Destiné en 1881 à la fondation de Lewiston, il ne put tenir longtemps au laborieux ministère qu'il y trouva et vint demander le calme et le repos nécessaires pour refaire ses forces à notre couvent de St-Hyacinthe. Il y resta moins de deux ans et n'y pût guère faire de ministère. Il travailla à l'étude et à la préparation des plans du couvent actuel qui a remplacé le vieux presbytère, et nous lui devons la belle allée de grands ormes qui conduit au cimetière des religieux, qu'il a faite toute entière et plantée de ses mains avec l'un des premiers religieux du pays. Le Père avait, dans quelques mois passés en Angleterre, sinon pris, du moins confirmé et développé son goût pour la liturgie et les traditions artistiques du moyen-âge. Jusqu'à la fin il eut le zèle de cette vie de prière et d'apostolat qui fut la passion de sa jeunesse.

Nous avons commencé dans ce numéro d'août la reproduction d'une petite vie de Ste Rose de Lima par le R. P. A. D. Mortier. Nous serions heureux qu'elle inspirât à nos lecteurs le désir de connaître la série entière des petites vies illustrées de nos Saints et de nos Bienheureux publiées sous la direction du R. P. Mortier.—Il y en a seize en tout.

Le même religieux prépare une histoire de tous les Maîtres Généreux de l'Ordre en cinq ou six volumes in 8° dont le premier paraîtra dans le courant de l'hiver prochain. On peut souscrire à l'ouvrage en s'adressant à St-Hyacinthe, ou à l'auteur lui-même, à Flavigny-sur-Ozerain (côte-d'Or) ou à l'éditeur A. Picard, 90 rue Bonaparte, Paris.

Plusieurs fois déjà on nous a écrit pour nous demander quelle est la meilleure vie de Ste Catherine de Sienne. La réponse à cette question est facile et ne l'est pas.

Il y a plusieurs excellentes vies de Ste Catherine de Sienne. Les trois meilleures que nous connaissons sont celles du B. Raymond de Capoue, du Card. Capecelatro et de la Mère Drane.

La première est la plus intéressante pour les âmes qui veulent pénétrer dans l'intérieur de la Vierge de Sienne.

C'est une sainte révélée par un Saint qui a été pendant de longues années à la fois son confesseur et son fils spirituel. C'est évidemment la plus précieuse et la plus édifiante pour les âmes contemplatives, et celles qui cherchent dans la lecture de la vie des saints avant tout un moyen facile de s'élever à Dieu.

La deuxième est plutôt une histoire de la vie publique de Ste-Catherine de Sienne et de son rôle historique dans les affaires de l'Église et de la Papauté. C'est une belle étude historique sur une époque importante de l'histoire de l'Église.

La troisième a fondu un peu les deux premières : ou plutôt elle refait à neuf toute l'histoire intime et publique de Ste Catherine de Sienne, en la remplaçant autant que possible dans son milieu et dans son cadre naturel. C'est peut-être celle qui répond le mieux à la conception que l'on se fait aujourd'hui d'une *vie de saint* et qui intéresse davantage ceux qui veulent connaître complètement la Vierge de Sienne.

C.

— o —

CHRONIQUE

A PROPOS DES FÊTES DE QUÉBEC

J'ai promis de dire un mot à propos des fêtes de Québec, jubilé de la Société S. Jean-Baptiste, jubilé de l'Université-Laval. La tâche devient difficile : il est bien tard pour en parler. Dire comme tout le monde, ce n'est pas la peine et c'est un sûr moyen d'ennuyer tout le monde : dire autrement que les autres, c'est se donner tort auprès du grand nombre et se perdre dans l'opinion : car le grand nombre a toujours raison, ou il est dispensé d'avoir raison.

Que ces fêtes aient été belles, intéressantes, instructives et fortifiantes, tous en conviennent. Nous en savons même qui sont venus, d'outre-mer pour les voir et qui se sont trouvés, devant ces actes de foi et de religion de tout un peuple accomplis avec une si simple grandeur, des émotions qu'ils ne se connaissaient pas. Il n'y a au-dessus de cela que Rome et le Pape vus de la place de St-Pierre ou de la place de St-Jean Latran.—Hélas ! même à

Rome aujourd'hui, on ne voit plus, comme chez nous en dehors des églises, sous le grand ciel de Dieu, un peuple religieux et libre.

Ça été une belle inspiration de choisir pour la messe de la fête nationale la terrasse Frontenac. Où trouver ailleurs une pareille tribune, pour loger tout un peuple, dans cette nef immense qui est la vallée du S. Laurent, sous la voûte jetée par le divin architecte sur les contreforts des montagnes du Maine et des Laurentides. Cette scène et ce décor sont faits pour des spectacles uniques au monde; je dis mieux : ce temple semble bâti tout exprès pour inspirer la religion de tout un peuple.

Le messe en plein air sur la terrasse Frontenac, à quelques pas du lieu où elle fut célébrée, il y a près de trois cents ans pour la première fois, le sermon sur la vocation de notre race, si religieusement écouté et qui a traduit dans un si noble langage la pensée de l'Eglise et la foi de tous, l'adresse de la société S. Jean-Baptiste et la réponse de l'Archevêque, le banquet du soir avec le remarquable discours de l'Hon. M. Chapais, la procession si digne et si imposante de la veille, ont fait de ce jubilé une démonstration nationale sans égale, sinon sans précédent.

Elle est venue à son heure. Depuis vingt ans des écrivailleurs *frottés de cuistre*, ont cherché à nous persuader nous, canadiens-français, que si nous avons pu devoir quelque chose au catholicisme par le passé, nous n'avons plus rien à faire avec lui et nous devons désormais vivre avec lui en séparation de bien. La meilleure réponse à ces insinuations de gens qui nous infligent leurs conseils que personne ne demande et leur amitié que personne ne désire, c'est celle de notre peuple entier acclamant à Québec l'indissoluble union de la patrie et de la religion, comme aux jours de Laval et de Champlain.

Nous n'avons pas besoin de voix étrangères pour exprimer comme il convient nos vrais sentiments et nos légitimes aspirations. Nous sommes d'âge à penser pour nous-mêmes, et si inférieure que soit notre culture, au dire de quelques importés, nous savons dire ce que nous pensons.

Ceux qui en doutent feront bien de lire le beau discours de l'Hon. Chapais et de nous importer quelqu'un qui sache mieux penser et mieux dire. Nous attendrons longtemps.

Des fêtes universitaires nous ne dirons rien. Les journaux, en ont assez parlé.

Une seule réflexion.

Il semble que l'on a enfin compris quel devoir pratique le pays doit remplir envers les institutions de haute éducation. Ce n'est pas tout de comprendre son devoir, mais c'est quelque chose.

Les hommes sérieux qui ont suivi jusqu'ici les discussions soulevées dans la presse et à la tribune au sujet de l'instruction publique, ont toujours été douloureusement frappés, de la légèreté et de l'insuffisance manifeste de ceux qui abordent ces redoutables problèmes.

On l'a très bien remarqué, notre système d'instruction publique laisse à désirer surtout par les deux extrémités, celle de l'école primaire et celle de l'enseignement supérieur. Or ce qu'il y a de pratique, ce n'est pas de déclamer contre ceux qui donnent l'enseignement et qui font déjà merveille, étant donné les ressources dont ils disposent et les difficultés qu'ils rencontrent; c'est de leur assurer les moyens pratiques de faire mieux, ou de faire davantage.

C'est ce que l'on vient de faire pour l'Université. Cent mille dollars, c'est beaucoup pour la fortune de ceux qui donnent : c'est peu, bien peu, pour une institution d'enseignement supérieur. Et c'est là à peu près tout ce qu'a fait le pays canadien-français pour son Université en cinquante ans. Tout le reste à peu près, c'est une institution ecclésiastique qui l'a fait et de son propre argent.

Que nos concitoyens viennent en aide à nos institutions et l'enseignement supérieur sera bientôt chez nous ce qu'il est dans les pays de grande culture intellectuelle. Si l'on décrétait qu'avant de décrier l'enseignement donné dans nos diverses institutions, on devra verser une contribution raisonnable pour le progrès de l'instruction publique, nous aurions bien moins de critiques plus ou moins sensées et plus de ressources et l'enseignement serait aidé plus efficacement.

Nos félicitations aux deux nouveaux Prélats que le S. Siège a daigné honorer en même temps que l'Université qu'ils ont tous deux vaillamment servie. Le jour a été bien choisi pour récompenser de tels mérites. Tous deux auraient pu dire en le changeant le mot d'Ozanam : "Si notre épée s'est dorée, Messieurs, c'est à votre service."

BERNARDO.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS D'AOUT
INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

- 1 S. Pierre aux Liens, D.
- 2 Bse Jeanne d'Aza, mère de S. Dominique, D.
- 3 IX Dim. après l'Oct. de la Trin. Ind. plén. du Rosaire.
- 4 N. B. P. S. Dominique, T. D. Ind. plén. pour tous les fidèles, dans nos églises.
- 5 Notre-Dame des Neiges, D.
- 6 Transfiguration de N. S. J. C., T. D.
- 7 S. Gaétan, Conf., D.
- 8 Bx Augustin de Lucérina, Conf. de N. O., D.
- 9 Bx Jean de Salerme, Conf. de N. O., D.
- 10 X Dim. après l'Oct. de la Trin. S. Laurent, Martyr, T. D.
Ind. plén. pour les confrères du S. N. de Jésus.
- 11 Octave de N. B. P. S. Dominique, Solennelle.
- 12 Ste Claire, Vierge, D.
- 13 S. Hippolyte et ses Compagnons, Martyrs, D.
- 14 S. Emygdins, Ev. martyr, D.
- 15 Assomption de la Bse V. Marie, T. D. Ind. plén. du Rosaire.
- 16 S. Hyacinthe, Conf. de N. O. T. D. Ind. plén. pour tous les fidèles dans nos églises.
- 17 XI Dimanche après l'Oct. de la Trinité. S. Joachin, Conf., Père de la B. V. Marie, T. D.
- 18 S. Roch, Conf., D.
- 14 S. Alphonse Marie de Liguori Ev. et Docteur de l'Église, D.
- 20 S. Bernard, Abbé et Docteur de l'Église, D.
- 21 Ste Jeanne Françoise de Chantal, ^{ve} Veuve, D.
- 22 Octave de l'Assomption de la Bse V. Marie, Solennel.
- 23 Bx Jacques de Mevania, Conf. de N. O., D.
- 24 XII Dim. après l'Oct. de la Trin. S. Barthélemy, Apôtre. T. D.
- 25 S. Louis, roi de France, Conf. D.
- 26 S. Philippe Béniti, Conf., D.
- 27 S. Joseph Calasanz, Conf., D.
- 28 S. Augustin Ev., Conf. et Doct. de l'Église, T. D.
- 29 Décollation de S. Jean-Baptiste, D.
- 30 Ste Rose de Lima, Vierge de N. O., T. D. Ind. plén. pour tous les fidèles, dans nos Églises.
- 31 XIII Dim. après l'Oct. de la Trin. S. Raymond Nonnat, Conf. D.